

« C'est en s'affranchissant des religions qu'on trouvera un accord avec elles »

► Pour l'expert en terrorisme Mohamed Sifaoui, il faut oser le débat sur l'islam.
► Pour ne pas laisser ce terrain inoccupé à l'extrême droite.

ENTRETIEN

Journaliste, écrivain et réalisateur franco-algérien, Mohamed Sifaoui explore dans son ouvrage *Une seule voie : l'insoumission* le rapport de la société à l'islam politique. L'expert en terrorisme et spécialiste du monde arabe, dont les interventions dans les médias tournent régulièrement au débat enflammé et à la polémique, fustige une certaine « gauche pétrifiée à l'idée de s'emparer du débat sur l'islam » et une « droite débile ». Et règle ses comptes avec ceux qui « tentent », ce sont ses mots, « de le discréditer ».

Votre livre pose la question du positionnement des médias, des politiques et des experts en terrorisme face à l'islam politique...

De manière générale, ce que j'observe dans l'ensemble des capitales européennes – je dirais même dans l'ensemble des capitales occidentales jusqu'aux États-Unis on a les mêmes types de débats – c'est que, d'une part, il y a un courant de pensée qui exige de dénoncer. Et, d'autre part, un autre courant qui, à chaque fois qu'une personne de culture ou de confession musulmane s'exprime ou dénonce, trouve un malin plaisir à essayer de le disqualifier, l'attaquer. De délégitimer son propos.

Ensuite, quand on y regarde de plus près, on s'aperçoit qu'en vérité, certains courants de pensée estiment qu'il est important de combattre le terrorisme, mais qu'en aucun cas il ne faudrait ne serait-ce que réfléchir sur sa matrice idéologique. Alors que cette matrice idéologique instrumentalise, utilise ou récuse certaines compréhensions

du dogme islamique pour légitimer une violence.

Vous soutenez qu'il existe une certaine méfiance envers les journalistes et des observateurs musulmans, maghrébins.

Ce n'est pas nouveau, même si le débat français est particulier. Ce que j'ai remarqué dans le milieu universitaire – certains

l'ont d'ailleurs écrit –, c'est que quand une personne de culture musulmane s'exprime sur l'islamisme, on lui déniait toute expression à partir d'une connaissance scientifique. Comme si on n'était nourri que par notre seule impulsivité, notre seule réactivité. Et qu'en définitive, notre pensée ne serait qu'empirique. Alors que, en ce qui me concerne, j'ai fait des études, j'ai eu des diplômes et je travaille sur le sujet depuis 30 ans.

Vous y voyez l'expression d'un racisme ordinaire ?

Je n'aime pas les discours « autovictimants ». Je dirais plutôt que c'est de la bêtise. Mais c'est une vision très

colonialiste du rapport avec la personne issue du monde d'en face : l'Afrique, le monde arabe, le Maghreb... On considère qu'on est

des gens primitifs incapables à comprendre, à analyser, à tout simplement écrire, à conceptualiser. Mais ce n'est pas fait exprès. C'est ça le pire. C'est dans une sorte d'inconscient qui a perpétué une idée coloniale qui laisse croire que l'arabe est sous-développé, peu instruit, incapable de comprendre les grandes choses des adultes que seraient les blancs. Vous voyez... En vérité, il n'y a pas meilleure situation que d'allier la connaissance scientifique à la connaissance empirique.

Quelle est la vôtre ?

Quand j'ai terminé mes études, en Algérie et au Maghreb, il y a eu une montée d

l'islam politique. Des gens qui ont grandi avec nous ont épousé l'idéologie islamiste et sont devenus pour certains des terroristes.

Au début des années 2000 déjà, il y avait des choses qui me lais-

saient dire qu'on allait vivre des moments difficiles. J'ai fait le tour des mosquées françaises et ce que j'observais sur le terrain me poussait à tirer la sonnette d'alarme. En 2003, alors que j'interviewais une espèce d'idéologue au Pakistan, celui-ci a mis en garde les Français en fixant la caméra : « Nos enfants vont venir chez vous et vous tuer au nom de l'islam. » Comme ça, froidement.

À l'époque, je travaillais sur la menace terroriste et sur le fait qu'il y allait y avoir une mutation du terrorisme islamiste – qui dans les années 90 représentait une menace extérieure – et qui allait inévitablement devenir une menace intérieure. Ce qui m'interpelle aujourd'hui dans cette mutation, c'est que cette menace intérieure nourrit les milieux douteurs les plus détestables comme l'extrême droite, les néonazis.

La fracture dans une société commence comme ça... Lorsque, dans un même territoire, des patriotes possédant la même nationalité peuvent se méfier les uns des autres, se regarder en chiens de faïence et se viser les uns les autres. Nous sommes quasiment aux préhudes de quelque chose qui est de cet ordre-là. Quand on voit les résultats obtenus par l'extrême droite en Autriche, en Allemagne et en France.

Vous parlez beaucoup de cette peur qui « tétanise » la gauche de s'emparer de ce débat autour de l'islam...

Ça part d'une bonne intention de la gauche qui est de dire "il ne faut pas stigmatiser ces populations qui ont déjà souffert de ceci, de cela..."

Mais quand on rentre dans le détail, on fait une première erreur : considérer que les musulmans seraient un gro

upe homogène et monolithique. Deuxièmement : on fait abstraction d'une réalité, c'est que les premières victimes du terrorisme islamiste sont musulmanes.

Troisièmement : on se retrouve dans quelque chose de totalement kafkaïen puisque ces courants de pensée, avec cette bonne intention et cette bonne foi qui les anime, vont se mettre à défendre non pas

les démocrates parmi les gens de culture et de confession musul-

mane mais les plus intégristes et les plus extrémistes. Il y a quelque chose qui devient malsain.

Et on voit bien que dans les milieux de gauche, on est beaucoup plus prompt à défendre la femme qui veut porter le voile, alors que le voile symbolise

quelque chose de très particulier, que défendre la femme de culture musulmane qui refuse de le porter et qui est harcelée dans certains quartiers. Qui est, elle, opprimée, voire carrément tuée dans certains pays.

Donc, la chose anormale, c'est de voir aujourd'hui des milieux féministes d

une partie de la gauche être extrêmement sévères – et à juste titre – envers la religion catholique mais devenir extrêmement frileux dès qu'il s'agit de l'extrémisme musulman.

Vous voulez dire qu'entre la défense des libertés et la lutte contre le radicalisme, on ne sait plus où positionner le curseur ?

Pour en revenir au fait d'être taxé de raciste. Il faut que les gens remettent les pieds sur terre. Le raciste, c'est celui qui se fait condamner en justice. On n'est pas raciste sur la base des déclarations d'un détracteur.

Il n'est pas raciste aujourd'hui de dire que le dogme islamiste est un dogme archaïque et dangereux.

Je ne fais que reproduire une vieille tradition de démocrates qui ont fait en sorte que les musulmans sortent du religieux. De faire en sorte que la religion ne puisse plus gérer les affaires de la cité. Ce n'est qu'en s'affranchissant des religions qu'on peut, par la suite, trouver un accord avec elles. Si vous ne les mettez pas à l'écart, elles refusent de parler du mariage homosexuel, de la GPA, du féminisme et de la liberté de la femme... ■

Propos recueillis par
LUDIVINE PONCIAU

Mohamed Sifaoui

Journaliste, écrivain et réalisateur franco-algérien, spécialiste de l'islam politique et du monde arabe, il a publié plusieurs ouvrages, dont « La

France malade de l'islamisme. Menace terroriste sur l'Hexagone » et « Comment j'ai infiltré une cellule d'Al-Qaïda ». Il a également réalisé des reportages et des documentaires ainsi que scénarisé deux bandes dessinées.

CONTROVERSÉ**Expert, polémiste, lanceur d'alerte ?**

D'aucuns qualifient Mohamed Sifaoui de journaliste « controversé ». Un terme qui, estime le principal intéressé, ne sert qu'à le discréditer. Reste que les positions bien tranchées de Moha-

med Sifaoui et ses accusations à l'encontre de ses détracteurs, des « *conspirationnistes* » et des « *diffamateurs* », ne passent pas toujours bien dans le microcosme des experts du monde arabe ou des experts en terrorisme. D'autres encore l'accusent d'avoir « *bidonné* » l'une de ses enquêtes d'investigation. Si bien que, comme le souligne

Caroline Fourest, l'un de ses principaux soutiens, « *en 30 ans, Mohamed Sifaoui a fâché par mal de monde* ». « *En matière de glaviots, je pense avoir tout lu et tout entendu sur Mohamed Sifaoui, sur internet mais aussi dans la bouche de confrères ignorants ou malfaisants* », ajoute l'essayiste et réalisatrice également engagée en faveur de la laïcité.

L.P.O

radicalisme « L'embellie économique ne suffit pas »

Vous défendez la position de Manuel Valls sur la laïcité. Sujet sur lequel vous trouvez qu'Emmanuel Macron manque de fermeté...

On essaye de faire passer ceux identifiés comme défenseurs de la laïcité pour des racistes. Les procès qui ont été faits à Manuel Valls l'ont été par des gens qui avaient eux-mêmes des positions douteuses ou par leurs alliés. Des positions souvent nourries par le dogmatisme plutôt que par l'honnêteté intellectuelle.

Vous dénoncez les associations qui, quand des attentats se produisent, condamnent plus fermement le racisme et la stigmatisation dont les musulmans sont victimes, que l'attentat lui-même...

En France, le CCFI, l'équivalent du CCIB ici (Collectif contre l'islamo-

phobie en Belgique) avait, au lendemain de la décapitation d'un chef d'entreprise par son employé, fait un communiqué surréaliste pour dire que la France est un grand pays qui saura résister à ce type d'acte. Mais que le plus important était de veiller à ce qu'il n'y ait pas d'actes islamophobes à la suite de cet événement. On a donc plus condamné l'éventualité de ce qui pourrait se produire que l'acte terroriste lui-même.

Mais n'est-il pas vrai qu'après chaque attentat, les musulmans sont victimes d'amalgames ?

La confusion, quand elle a lieu, il faut la condamner et faire de la pédagogie. Dire que la responsabilité d'un acte criminel est d'abord singulière, personnelle. Mais dans le cas précis, c'est la responsabilité d'un groupe idéologique puisque l'acte criminel n'est pas un fait de délinquance mais de violence terroriste qui obéit à une idéologie. Et donc tous ceux qui soutiennent de près ou de loin cette idéologie

doivent être mis face à leurs responsabilités.

C'est donc aussi cette peur de l'amalgame qui verrouille le débat sur l'islam, selon vous ?

Vous savez, quand on est sûr de son discours et de ses convictions démocratiques et antiracistes, on parle naturellement. Sans devoir veiller à ne pas dire les choses telles qu'elles devraient pourtant être dites. En vérité, c'est aussi un moyen pour certains de ne pas assumer les choses et de ne pas aller à l'essentiel. C'est-à-dire condamner l'acte qui doit l'être.

Vous dites que Macron est de ces « optimistes quelque peu béats, convaincus qu'une embellie économique suffirait à endiguer l'isla-

misme ». Cette vision est pourtant partagée par d'autres experts pour qui Daesh attire ceux qui se sentent exclus de la société capitaliste...

Ce n'est pas parce que les gens se sentent discriminés ou qu'ils sont pauvres qu'ils deviennent terroristes. C'est trop facile. Est-ce qu'un converti belge issu de la classe moyenne, capable d'aller en Syrie se faire tuer, est motivé par des difficultés économiques ?

Ce n'est pas vraiment le profil le plus répandu...

Oui, en Belgique. Mais en France, il y en a beaucoup. Des Bretons, des Normands... Et quand on voit le nombre de radicalisés dans les pays arabes... vous croyez qu'ils sont tous pauvres et défavorisés ? Penser que la seule embellie économique permettrait de régler le problème de la radicalisation, c'est se tromper encore une fois sur la nature attractive de l'islam politique. ■

Propos recueillis par
L.P.O